

Un saint dans la tourmente

Josémaría Escrivá de Balaguer et la guerre d'Espagne

François Gondrand

La guerre civile espagnole est une vaste tragédie collective durant laquelle se sont affrontés deux camps irréductiblement opposés. L'antichristianisme radical des factions les plus violentes de la gauche a placé les catholiques devant un choix cruel : rejoindre le camp national ou périr. L'itinéraire personnel de Josémaría Escrivá de Balaguer, fondateur de l'Opus Dei et futur saint, illustre les tourments de toute une génération espagnole.

desservir leur église, Sainte-Élisabeth, ancienne fondation royale.

Dans les années qui précèdent l'insurrection de 1936, Josémaría Escrivá ne se laisse pas arrêter par l'insécurité politique, le manque de moyens matériels et de relations. Il fonde une résidence d'étudiants, et veut développer les apostolats de l'Opus Dei en dehors de la capitale. « Je ressens la nécessité, l'urgence d'ouvrir des maisons en dehors de Madrid, et en dehors de l'Espagne, écrira-t-il le 13 février 1936. Je sens que Jésus veut que nous allions à Valence et à Paris. Et une campagne de prière et de sacrifices a commencé, pour jeter les bases de ces deux installations ». L'évêque de Madrid, M^{gr} Eijo y Garay, tout comme ceux de Cuenca et de Pampelune, et l'évêque auxiliaire de Valence l'encouragent.

À la veille de la guerre, une centaine d'étudiants gravitent alors autour de la rési-

dence d'étudiants de la rue Ferraz. Quelques-uns ont commencé à s'engager dans l'Opus Dei. Ils sont moins d'une vingtaine.

Leurs préoccupations, leurs engagements civiques sont très divers, voire opposés. Il y a notamment là de jeunes catholiques basques, attachés à la République et à leurs libertés régionales. Mais l'idée de chercher la sainteté au milieu du monde et de leurs occupations professionnelles les a enthousiasmés. Leur seul « dénominateur commun », c'est la foi chrétienne, et le désir qu'ils ont de vivre leur idéal et de le propager autour d'eux.

Josémaría Escrivá leur rappelle souvent que l'Opus Dei n'a pas été fondé pour telle ou telle classe sociale, ou tel pays : « Nous devons toujours être face à la multitude, car il n'est pas de créature humaine que nous n'aimions, que nous ne nous efforcions

L'AVÈNEMENT DE LA II^e RÉPUBLIQUE

À la veille de la fondation de la deuxième République, le niveau de développement de l'Espagne est celui de la France en 1898-1899. Une légère expansion, à la faveur d'exportations vers des pays impliqués dans la Grande Guerre, n'a pas réussi à faire décoller son économie de façon durable. En 1923, le roi Alphonse XIII fait appel au général Primo de Rivera pour tenter un rétablissement. Mais celui-ci doit se retirer en 1930, sous la pression de l'opinion, lasse de ces sept années de dictature. La grande crise enfonce un peu plus l'économie dans le marasme, et avive les tensions sociales.

Le 14 avril 1931, la gauche gagne des élections municipales à forte connotation symbolique. Alphonse XIII quitte l'Espagne. La République est proclamée.

Même si une bonne partie des catholiques appuie le nouveau régime. Celui-ci prend vite un tour anticlérical. La politique gouvernementale, menée par des socialistes et des radicaux, majoritaires après les élections législatives et constituantes de



Alphonse XIII

1931, limite les activités de l'Église. Les religieux sont interdits d'enseignement. La Compagnie de Jésus est interdite et ses membres doivent s'exiler.

Fin 1933, une nouvelle majorité, alliant le centre et la droite, s'efforce de modérer l'application de cette politique, sans revenir toutefois sur les lois anticléricales déjà votées. Mais, à partir

d'octobre 1934, les partis et les syndicats révolutionnaires harcèlent le gouvernement. Une rébellion est écrasée dans les Asturies par le général Francisco Franco. Après la victoire du Front populaire aux élections législatives de février 1936, le régime se radicalise.

Après le début de la guerre, le 14 août 1936, le pape Pie XI fait part publiquement de sa préoccupation : « On dirait qu'un plan satanique a ravivé dans l'Espagne voisine, de façon encore plus vive, cette flamme de haine et de persécution ouvertement déclarée, et qui semble dirigée vers l'Église et la religion catholique » (*l'Osservatore Romano*, 15 août 1936).

d'aider et de comprendre. Toutes nous intéressent, car toutes ont une âme à sauver... »

Le type d'apostolat qu'il promet n'est pas non plus inspiré par les événements, même s'il est vrai qu'à long terme, une meilleure formation religieuse des catholiques, un renouveau de leur ferveur spirituelle et une plus grande capacité d'initiative de leur part à tous les niveaux devraient avoir pour effet de contribuer à réformer la société en profondeur, et de prévenir le tassement de terre social qui affecte non seulement leur pays, mais le monde. L'Opus Dei, leur dit-il, n'a pas été imaginé par un

homme « pour résoudre la situation lamentable de l'Église en Espagne depuis 1931 (...) Nous ne sommes pas une organisation née des circonstances (...) Nous ne venons pas répondre à un besoin particulier d'un pays ou d'une époque déterminée; le Seigneur veut que son Œuvre soit, dès le premier instant, radicalement universelle, catholique ». Le lien qui les unit « est de nature exclusivement spirituelle... Ce qui exclut toute idée ou toute visée politique ou de parti ». Ne compte pour le fondateur que le message dont il se sait porteur : l'appel à se sanctifier dans le monde.

Le soulèvement militaire

Dans les premiers jours de juillet, deux étudiants en architecture Pedro Casciaro et Francisco Botella, se rendent à Valence pour y chercher une maison. Le 17 juillet, ils apprennent qu'une garnison marocaine s'est ralliée à la rébellion qui s'est déclenchée quelques jours plus tôt dans différentes villes espagnoles, à l'instigation du général Mola. Le 18, le général Francisco Franco, qui commandait aux Canaries, se rend au Maroc, où il prend la tête de l'armée d'Afrique.

Dans la capitale, le 19 juillet, la caserne de la Montaña, qui sert de dépôt d'armes, près de la limite ouest de Madrid, est prise d'assaut par des miliciens. Juste en face, dans la nouvelle résidence qu'il vient d'installer, au n° 16 de la rue Ferraz, Josémaría Escrivá voit les gardes et des badauds aller et venir sous leurs fenêtres. Jusque tard dans la nuit des coups de feu sont échangés. Au lever du jour une intense canonnade prélude à l'assaut de la caserne. Des balles de fusils et de mitrailleuses ricochent sur la façade de l'immeuble. Le matin il quitte l'immeuble avec deux étudiants, et passe au milieu d'une foule de miliciens qui sortent de la caserne en brandissant des fusils.



Ruines du couvent de Belen à Barcelone. Au cours des premiers mois de la guerre civile, de nombreux catholiques ont été assassinés par les Républicains : 4 184 prêtres, 2 365 religieux, 283 religieuses et de très nombreux fidèles engagés dans la vie ecclésiale dont 119 960 noms ont été conservés au sanctuaire de la Gran Promesa.

Don Josémaría se réfugie chez sa mère, dans un immeuble proche. On entend sur les toits les pas des miliciens qui cherchent les tireurs embusqués. Le Père prie, tente de rassurer sa famille. Sur le cahier où il consigne les événements, on lit son inquiétude sur le sort des premiers membres de l'Opus Dei, et sa douleur de ne pouvoir dire sa messe.

Il apprend que l'église rectorale de Sainte-Élisabeth, a brûlé. Dans la nuit du 19 au 20 juillet, trente-quatre autres bâtiments religieux sont incendiés à Madrid. Le 20, une dizaine d'églises sont envahies et pillées. Au total, pendant les soixante-douze premières heures de la révolution, 46 églises madrilènes seront saccagées. La chasse aux prêtres s'organise. Un ami de Josémaría, le père Pedro Poveda, fondateur de l'Institution thérésienne, est arrêté à son domicile le 27 juillet et assassiné le lendemain.

Le 8 août, le portier de l'immeuble prévient Josémaría et sa famille qu'une perquisition est imminente. Commence alors pour le fondateur une longue pérégrination dans Madrid, à la recherche de refuges sûrs. Un prêtre ne peut circuler en soutane, sans risquer d'être arrêté et probablement exécuté. Josémaría ne passe la plupart du

LA MAINMISE DES COMMUNISTES SUR LA GAUCHE

Depuis le mois d'octobre 1936, les milices révolutionnaires tiennent le haut du pavé dans les zones contrôlées par les Républicains. Les Brigades internationales, créées par le Komintern, sont venues renforcer l'armée gouvernementale. Les tribunaux révolutionnaires d'exception, ont proliféré dans les premiers mois de la guerre, jusqu'à ce que, début novembre, les communistes, qui ont pris le contrôle de la Junte de défense de Madrid, imposent leur ordre. Mais les Nationaux sont aux portes de Madrid. Beaucoup de prisonniers sont exécutés aux environs de la capitale. Au printemps de 1937, les communistes s'allient avec les socialistes, éliminent physiquement une partie des anarchistes, et font de plus en plus pression sur le pouvoir, qu'ils finiront vite par contrôler. Des éléments anarchistes demeureront toutefois actifs jusqu'à la fin de la guerre, et il y aura, par exemple, des généraux anarchistes à la tête de divisions de l'armée. Les communistes tenteront d'éliminer les trotskistes du POUM (Partido Obrero Unificado Marxista), et exécuteront sans état d'âme leur chef, (cf. Andreu Nin, B. Bolloten, *la Guerra Civil española : Revolución y contrarrevolución*, Madrid, 1989, p. 205 et 587 ss).

temps qu'une nuit dans chaque logement où il trouve refuge, ne voulant pas faire prendre de risques aux familles qui l'accueillent. Ceux qui l'ont accompagné depuis les premiers temps de l'Opus Dei se trouvent immobilisés là où ils se trouvaient au début des événements, dans le camp des insurgés (qui s'appellent eux-mêmes « Nationaux »)

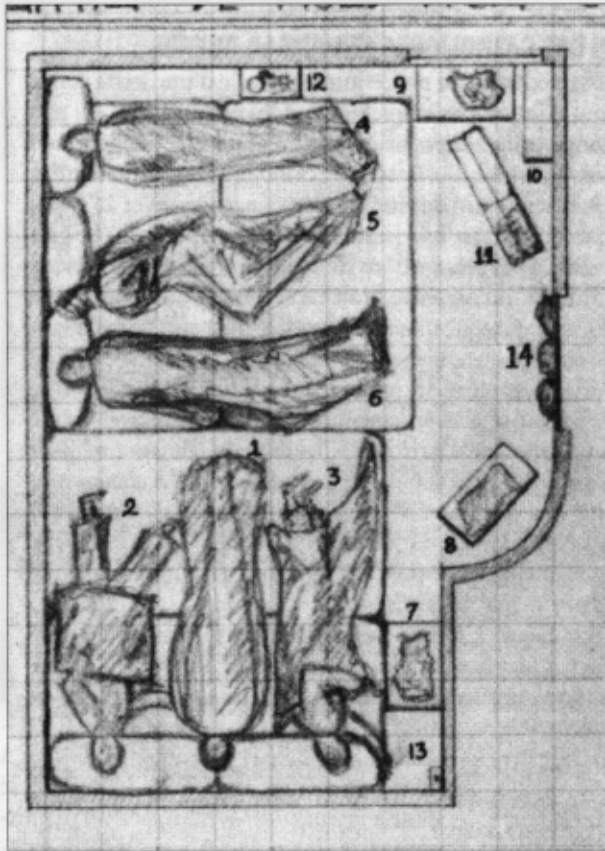
ou dans celui des Républicains. Dans ce dernier cas, ce ne sont plus seulement des prêtres et des religieux et religieuses qui sont assassinés, mais aussi de simples fidèles, dès lors qu'ils sont reconnus comme des catholiques actifs.

Le 7 octobre, on réussit à faire entrer don Josémaría dans une clinique psychiatrique où sont déjà cachées, au milieu des malades mentaux, diverses personnes qui ont à craindre de la police et des miliciens.

A la mi-mars, le fondateur, malade, accompagné de son frère, se réfugie à la légation du Honduras à Madrid. Il y est rejoint par trois de ceux qui l'ont suivi dès la première heure, Eduardo Alastrué, José María González Barredo, et J. J. Vargas.

D'autres membres connaissent des fortunes diverses. L'architecte Ricardo Fernández Vallespín passera en zone nationale, en franchissant de nuit deux lignes de front, quelques jours avant que n'arrive l'ordre de l'arrêter comme « fasciste ». Álvaro del Portillo avait trouvé refuge à la légation de Finlande. Quand celle-ci est prise d'assaut le 3 décembre 1936, il est conduit à la prison de San Antón, où avait été également prisonnier l'ingénieur José María Hernández Garnica. Alvaro del Portillo est jugé le 28 janvier 1937, et libéré. Il trouve alors refuge à l'ambassade du Mexique, où il restera jusqu'au 6 mars. Le 13 mars, il rejoindra « le Père » à la légation du Honduras.

Beaucoup d'autres personnes ont trouvé refuge avec eux dans cet immeuble du Paseo de la Castellana, en plein cœur du Madrid résidentiel. Les privations sont telles que don Josémaría y perd trente kilos. Il reste en contact avec ceux qu'il accompagnait spirituellement, par l'intermédiaire du plus ancien membre de l'Opus Dei, l'ingénieur Isidoro Zorzano. Avec plusieurs autres, il échange des lettres, codées pour déjouer la censure. Le Père est « le grand-père », ses fils spirituels sont ses « petit-fils », et il parle



Pour échapper à l'arrestation et à une probable exécution sommaire, Josémaría Escrivá de Balaguer, son frère et quatre membres de l'Opus Dei trouvent refuge dans le consulat surpeuplé du Honduras à Madrid. Ce croquis d'Alvaro del Portillo explique l'organisation de la cachette d'à peine douze mètres carrés.

1. Escrivá de Balaguer.
2. Son frère Santiago.
3. Juan Jimenez Vargas.
4. Eduardo Alastrué.
5. José Maria Barredo.
6. Alvaro del Portillo.
- 7, 8, 9 et 10. Effets personnels des réfugiés.
11. Matelas supplémentaire.
12. Radiateur, eau bénite et tomates.
13. Réveil matin.
14. Porte et vêtements suspendus.

aussi de lui-même comme d'un frère imaginaire.

Dans cette ambiance confinée et tendue, Josémaría et ses compagnons, entassés dans une pièce, donnent un exemple de sérénité, en refusant par exemple de s'associer aux manifestations de joie qui saluent les victoires des Nationaux. De temps en temps, on l'entend murmurer : « C'est horrible, c'est une tragédie ! ». Il prie intensément, et offre des pénitences très dures pour que la paix revienne.

A la fin du mois d'août 1937, le consul honoraire fournit à Josémaría un document qui lui permettra de circuler de nouveau dans Madrid, avec le titre d'intendant de la légation.

Prêtre clandestin dans Madrid

En habits civils, un petit drapeau du Honduras au revers de sa veste, don Josémaría n'est pas pour autant libre de ses mouvements. Toute imprudence peut lui être fatale, ou peut compromettre les personnes qui sont avec lui. Les prêtres constituent 18% de ceux qui ont été arrêtés, puis fusillés, lors de ce que l'on appelle pudiquement les « promenades », autrement dit les arrestations à domicile suivies d'exécutions immédiates. Plus d'un quart des prêtres jugés par les tribunaux populaires seront considérés comme des ennemis du régime, même si les condamnations à ce titre diminuent en sévérité, à la faveur d'une normalisation des tri-

LA PERSÉCUTION DES CATHOLIQUES DURANT LA GUERRE

En août 1937, le grand retentissement dans la presse internationale d'une lettre collective des évêques espagnols a pour effet de freiner quelque peu les persécutions. Au pays basque, les catholiques, très majoritaires dans la population, peuvent célébrer publiquement leur culte. Le 9 janvier 1937, le ministre Irujo, basque et catholique, avait présenté au président Largo Caballero un mémorandum destiné à le convaincre, preuves à l'appui, que la persécution religieuse causait du tort à la jeune république espagnole. Le gouvernement n'ayant pas donné suite à ses propositions de liberté de culte, Irujo revient à la charge, le 31 juillet, en présentant un nouveau projet au cabinet dont il fait partie. Le président Negrín ne fait rien, mais presque un an plus tard, le 30 avril 1938, il manifesterait publiquement la volonté de son gouvernement de respecter la liberté de conscience, et d'assurer le libre exercice des croyances et des pratiques religieuses. Déclaration d'intention sans effet pratique, mais dont le gouvernement se servira pour essayer d'améliorer son image sur la scène internationale. Entre temps Irujo avait démissionné, pour d'autres raisons, en août 1937. (Cf. J. Cervera Gil, *Madrid en guerra. La ciudad clandestina, 1936-1939*, Madrid, 1998, p. 225-6, et M. Irujo, *Memorias, I y II, Un vasco en el Ministerio de Justicia*, Buenos Aires, 1944, p. 155-159.)

Si les assassinats et les emprisonnements de prêtres et de religieux diminuent à cette époque, la persécution n'en devient que plus sournoise. Le culte est clandestin. Le simple fait de posséder des livres religieux, ou des images pieuses est considéré comme un signe d'hostilité au régime (cf. Javier Cervera Gil, *op. cit.*, p. 179-180).

bunaux populaires, après l'explosion anticléricale de 1936. Mais la situation des catholiques demeure précaire.

Le fondateur rejoint les prêtres qui exercent clandestinement leur ministère dans Madrid, au péril de leur vie. Portant le Saint-Sacrement dans un étui à cigarettes qu'il a placé dans une housse aux couleurs du Honduras, il apporte son soutien moral, confesse et donne la communion à des personnes qui n'ont pas vu de prêtre ni assisté à la messe depuis plus d'un an, et rend visite à ceux qui l'ont caché pendant les premiers mois de la guerre, et aux parents de ses fils spirituels. Il continue aussi de former et d'assister ceux d'entre eux qui se trouvent à Madrid, tout en tentant d'obtenir des nouvelles des étudiants qui sont dispersés en différents points du territoire espagnol, là où l'insurrection de juillet 1936 les a trouvés.

Le père d'un de ces jeunes gens, Eduardo, lui a obtenu une chambre en location,

67, rue d'Ayala, près du Paseo de la Castellana. Le fondateur y donne rendez-vous à trois autres de ses proches : Manuel, José María Hernández Garnica, et à un permissionnaire, Rafael Calvo Serer, le futur théoricien de la monarchie libérale, pour l'instant mobilisé dans l'armée républicaine et affecté aux Brigades internationales.

Trois jours plus tard don Josémaría est rejoint à domicile dans cette chambre par le docteur Juan Jiménez Vargas, un des tout premiers membres de l'Opus Dei.

Álvaro del Portillo reste caché au consulat du Honduras, dans l'espoir d'un transfert à un autre local diplomatique, ou d'une extradition. Il en sortira pour s'engager dans l'armée, avec l'idée de désertir, ce qu'il fera le 12 octobre 1938.

Pendant l'été 1937 les Nationaux délogent les Républicains de ce qui leur reste de la frange nord de la péninsule ibérique. Ceux-ci perdent du même coup leur supé-



*Au péril de sa vie
Josémaria prit
le 31 août 1937
la décision
de reprendre son
ministère sacerdotal
dans la ville
de Madrid.
Pour se déplacer
en minimisant
les risques, il portait
au revers de son veston
un drapeau du Honduras
et dans la poche
un document
l'accréditant comme
un employé
du consulat.
Il put assister ainsi
des religieuses cachées
dans des familles
et confesser des croyants
demeurés sans prêtre
depuis des mois.*

riorité numérique. Les forces s'équilibrent, le conflit risque de durer.

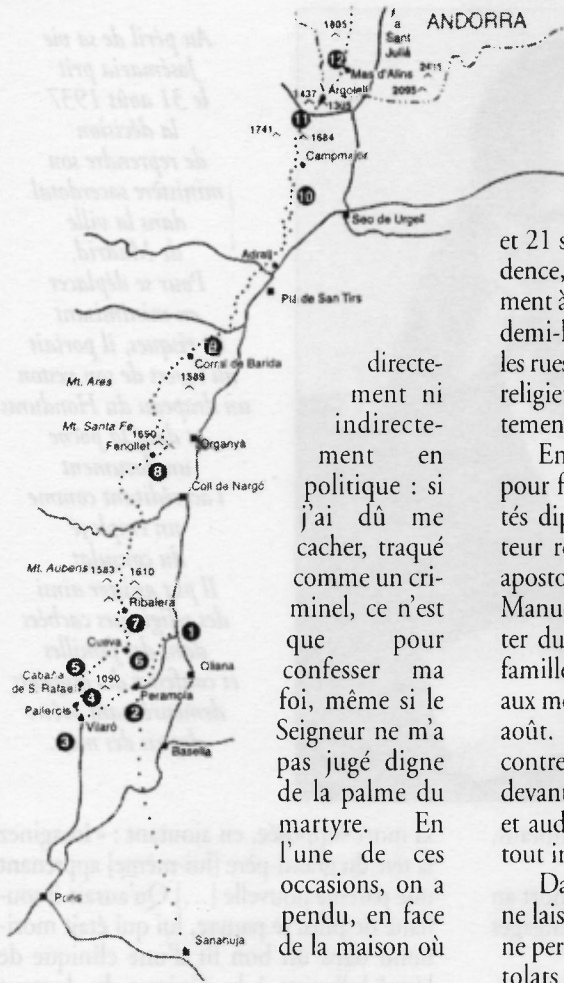
Le Père apprendra plus tard la mort au front de deux de ceux qui s'étaient engagés dans l'Opus Dei.

Le 8 septembre 1937, un jeune professeur que don Josémaria avait connu à la résidence Ferraz, et dont le père et le frère avaient été assassinés au début des hostilités, José María Albareda, demande à faire partie de l'Opus Dei. Il fondera, après la guerre, le Conseil national de la recherche scientifique espagnol.

Josémaria Escrivá avait appris avec retard que l'on aurait pendu, en 1936, près du domicile de sa mère, un passant que l'on avait sans doute pris pour lui. Dans une lettre à ses fils spirituels de Valence, don Josémaria fait allusion avec détachement à

sa mort supposée, en ajoutant : « Imaginez la tête du grand-père [lui-même] apprenant une pareille nouvelle [...] Qu'aurait-il souhaité de plus, le pauvre, lui qui était moribond dans un bon lit d'une clinique de luxe ! [allusion à la clinique du docteur Suils]. Ou plus exactement : cette façon de mourir (normale, sans bruit ni spectacle), comme un cochon de bourgeois, est bien plus en accord avec sa vie, son œuvre et son chemin. Mourir comme ça — Ô, don Manuel —, ... mais fou, du mal d'Amour » [don Manuel est mis ici pour Dieu]. Il priera toute sa vie pour cet inconnu qui était mort à sa place.

Il reviendra sur cet événement dans une lettre collective qu'il adressera aux membres de l'Opus Dei, le 31 mai 1943 : « Jamais, ni avant ni après 1936, je ne suis intervenu



directement ni indirectement en politique : si j'ai dû me cacher, traqué comme un criminel, ce n'est que pour confesser ma foi, même si le Seigneur ne m'a pas jugé digne de la palme du martyr. En l'une de ces occasions, on a pendu, en face de la maison où

nous vivions, un homme qui avait été pris pour moi.»

Les activités pastorales du fondateur ne sont pas freinées par sa condition de clandestin. C'est ainsi qu'il prêche une retraite à sept jeunes gens, les 20 et 21 septembre 1937. Par mesure de prudence, les retraitants passent d'un appartement à un autre après chaque causerie d'une demi-heure, et s'égaillent entre temps dans les rues de Madrid. Il prêche également à des religieuses, qui se cachent dans des appartements.

En dépit de l'échec de ses tentatives pour fuir la capitale, grâce à des complicités diplomatiques improbables, le fondateur reste optimiste quant à l'avenir des apostolats de l'Opus Dei : « Grâce à don Manuel [Dieu], nous ne pouvons pas douter du succès de l'affaire que dirige notre famille », écrit-il, toujours en langage codé, aux membres de l'Opus Dei à Valence, le 25 août. Il ajoute : « Bien sûr, il y aura des contretemps, mais les hommes grandissent devant les obstacles. Allons, allons ! D [ieu] et audace, n'est-ce pas ? Eh bien, vivons à tout instant, dans l'assurance du succès. »

Dans ces circonstances dramatiques, qui ne laissent entrevoir, à vue humaine, aucune perspective de développement aux apostolats de l'Opus Dei, le fondateur place toute sa confiance en Dieu et parsème sa correspondance de « Don Manuel en sait plus long ». Il prévoit aussi la possibilité de sa disparition, et recommande aux premiers qui le suivent alors de poursuivre « l'affaire familiale », pour le cas où lui-même serait amené à « laisser filer la corde ».

Le chemin de la liberté

Josémaría Escrivá doute de la conduite à tenir : soit rester à Madrid pour s'occuper de ceux qui y sont encore, mais sans guère de

En novembre 1937, Josémaría et quelques-uns de ses fidèles décident de quitter la zone républicaine pour gagner la France.

En provenance de Barcelone, les fugitifs arrivent en bus à Oliana (1) où ils passent la nuit du 19 au 20 novembre dans une grange (2). Les 20 et 21 ils sont à Vilaró (3). La nuit du 21 au 22 se passe dans un vieux four à pain (4). Ils se cachent du 22 au 26 dans les bois de Rialp (5). Le 27 au matin, ils se mettent en route pour l'Andorre où ils arrivent au matin du 2 décembre (5 à 12).



Le 2 décembre 1937, les rescapés de la zone républicaine se reposent à Andorre des épreuves subies. On reconnaît assis à gauche Juan Jiménez Vargas et à droite José María Albareda. Josémaría Escrivá de Balaguer est debout, au centre du cliché.

liberté de mouvement, et au risque du martyre ; soit passer dans la zone nationale pour tenter de retrouver les autres sur les différents fronts, et poursuivre son apostolat au grand jour. Il a beau prier et réfléchir, il n'arrive pas à déterminer où est son devoir.

Il apprend un jour qu'un frère de José María Albareda a réussi à passer en France, en traversant les Pyrénées. L'entreprise est très risquée, car la frontière française est étroitement surveillée, et l'on fusille les fuyards quand on les surprend. Josémaría se décide à sauter le pas, pour passer ensuite en zone nationale. Le 6 octobre, après s'être procuré des papiers d'identité, un certificat médical du directeur de la clinique où il

avait séjourné, et une carte du syndicat anarchiste CNT, laissant à Madrid sa famille et certains des premiers membres de l'Œuvre, il se rend à Valence avec Juan Jiménez Vargas. Ils y retrouvent Francisco Botella et Pedro Casciaro. Ces derniers rejoindront à Barcelone le fondateur et ses compagnons, José María Albareda, Manuel Sainz de los Terreros et Tomás Alvira. À leur expédition s'ajoutera l'architecte Miguel Fisac, qui se cachait à Daimiel.

Le 16 novembre 1937, ayant trouvé une filière, ils partent en autobus pour les confins des Pyrénées catalanes. De là, en plusieurs étapes, de plus en plus éprouvantes, ils gagnent à pied la montagne, guidés par



A son arrivée en zone nationale, Josémaría découvre l'étendue de la mobilisation populaire. Des villages entiers ont rejoint les armées nationales comme ci-dessus ces volontaires carlistes d'une unité navarraise en route pour le front.

des passeurs, franchissant vallées et monts escarpés, par des chemins de contrebandiers et de muletiers. A plusieurs reprises, au cours de cette très dure marche de six jours, du 27 novembre au 2 décembre, le fondateur sera de nouveau saisi de très forts doutes (et même, en une circonstance, dans un contexte intérieur particulièrement dramatique). Aidé par Juan, il finit chaque fois par réagir, et se résoudre à poursuivre son chemin, certain d'accomplir ainsi la volonté de Dieu (car c'était là son scrupule).

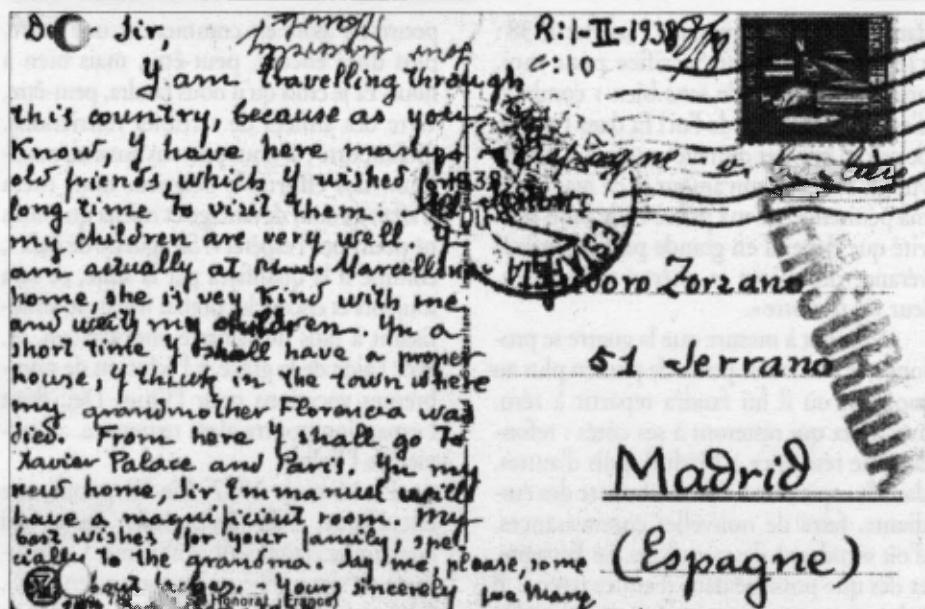
La nuit du 28 au 29 novembre, après avoir grimpé 700 m sur le mont Aubens (1600 m), puis escaladé le Santa Fe (1690 m) et l'Ares (1589 m), ils se trouvent à proximité d'Andorre, où ils pénètrent le 2 décembre, en déjouant les carabiniers. Le 10 ils traversent la frontière, font étape à Saint-Gaudens et, après un détour par Lourdes, gagnent la frontière espagnole, à Hendaye.

Le groupe se disperse. Don Josémaría fixe sa résidence provisoire à Burgos. Il y

logera successivement dans trois pensions modestes, accompagné de ses compagnons d'infortune, qui viennent le rejoindre, par périodes, à la faveur d'affectations militaires.

Josémaría à Burgos

Une conversation avec l'abbé Morán, vicaire général du diocèse de Madrid, avec qui il est parvenu à se mettre en rapport après son arrivée en zone nationale, et une lettre à M^{re} Eijo y Garay, qui a fixé sa résidence à Vigo, en Galice, donnent au fondateur l'occasion d'exposer de façon très précise aux autorités de son diocèse d'origine la mission et les modalités d'apostolat de l'Opus Dei parmi des étudiants. Il se voit vivement encouragé à poursuivre ce travail, même si les circonstances dans lesquelles il se trouve sont matériellement très difficiles. Il connaît, de plus, des moments d'épreuves intérieures.



Dès son arrivée à Burgos, le Père donne des nouvelles à ses amis en zone républicaine grâce à des cartes postales écrites en anglais postées de France.

Le fondateur correspond avec les jeunes gens qu'il a accompagnés spirituellement avant la guerre. Il rend visite à certains d'entre eux, en s'approchant du front, toujours à l'intérieur de la zone nationale, au cours de voyages épuisants en chemin de fer. Le 7 juin 1938, il arrive même aux portes de Madrid, où Ricardo Fernández Vallespín a été blessé. D'un poste élevé de Carabanchel il peut, grâce à des jumelles, contempler la ville où se trouvent sa famille et beaucoup de ses amis. Il y distingue l'immeuble de la résidence de la rue Ferraz en partie détruit.

Des combats acharnés se déroulent sur plusieurs fronts, où se battent certains de ceux que don Josémaría dirigeait avant la guerre : celui de Teruel et celui du nord de l'Aragon, par exemple. En mars 1938, les Nationaux ont mené une offensive en direction de la Méditerranée. En juin, ils s'emparent de Castellón.

Vers cette époque Josémaría Escrivá décline la proposition qui lui est faite de devenir assesseur juridique militaire au Service des Affaires ecclésiastiques, ce qui lui permettrait d'aller plus facilement sur les différents fronts, pour rencontrer « les siens ». Mais cette charge impliquait qu'il puisse être mêlé au combat, ce qu'il refuse d'avancer.

Fidèle à ce qui a toujours été sa ligne de conduite, il s'abstient de tout commentaire de nature politique, susceptible d'attenter à la charité chrétienne et d'occulter le message qu'il porte. Sa manière à lui de réagir à la guerre est de prier, et de se livrer à des pénitences et à des jeûnes littéralement extraordinaires, en réparation pour les horreurs commises, dans ce conflit fratricide et sans pitié.

Le sort et la persévérance de ceux qui se sont engagés dans l'Opus Dei avant la guerre sont sa grande préoccupation. Il écrit

dans ses cahiers intimes, le 17 janvier 1938 : « Je célèbre le Saint Sacrifice pour moi, prêtre pécheur. Je le sens bien : combien d'actes d'Amour et de Foi ! Et dans l'action de grâces, brève et distraite pourtant, j'ai bien vu que c'est de mon amour et de ma foi, de ma pénitence, de ma prière et de mon activité que dépend en grande partie la persévérance des miens et, même maintenant, leur vie terrestre ».

Au fur et à mesure que la guerre se prolonge, le fondateur pense de plus en plus au moment où il lui faudra repartir à zéro, avec ceux qui resteront à ses côtés : refonder une résidence à Madrid, puis d'autres, dans la capitale ou ailleurs, former des étudiants, faire de nouvelles connaissances, d'où viendront des vocations, en Espagne, et dès que possible dans d'autres pays... Il exhorte ses correspondants à mettre à profit les temps morts passés sous les drapeaux pour apprendre des langues étrangères.

A Burgos, le fondateur fait la connaissance d'ecclésiastiques, de professeurs d'université, d'hommes de professions très diverses, auxquels il parle des finalités de l'Opus Dei, et de l'appel adressé à tous à chercher la plénitude de la vie chrétienne au milieu de leurs occupations ordinaires.

Aux moments les plus sombres, le fondateur ne perd jamais sa confiance dans l'avenir de « l'Œuvre », comme il l'appelle, précisément parce que, pour lui, elle est « de Dieu ».

Le 26 mai 1937, alors qu'il crache le sang, il note pour lui-même : « Je ne crains pas la mort, malgré ma vie pécheresse, car je me souviens de ton Amour : le typhus, la tuberculose ou une pneumonie... ou encore quatre balles dans la peau. Qu'importe ! » À l'évêque de Vitoria, il confie qu'il a besoin de « cinquante hommes qui aiment Jésus-Christ par-dessus tout ». « Comme j'ai hâte que cette guerre finisse ! », écrit-il à Ricardo Fernández Vallespín, alors au front. Nous

pourrons alors en commencer une autre, plus dure encore, peut-être, mais bien à nous. Et je crois qu'il nous faudra, peut-être, vivre des années de terribles restrictions. Qu'importe : si nous portons aussi au maximum nos efforts, le Seigneur nous tirera d'affaire avant, davantage et mieux que nous ne pourrions l'espérer ». Sa « guerre de paix », comme il la qualifiera par la suite, ce sera toujours et encore le combat intérieur, aboutissant à plus de sainteté chez chacun, et, avec l'aide de la grâce, à l'éclosion de nombreuses vocations pour l'Opus Dei, dont l'expansion pourra alors reprendre, au service de l'Église.

Le 14 mars 1937, Pie XI publie une encyclique, *Mit brennender Sorge* qui condamne clairement le nazisme. Le document ne sera publié en Espagne qu'en 1938. Josémaría Escrivá se fait un devoir de le faire lire autour de lui, afin de prévenir des dangers de l'idéologie nazie ses compatriotes, qui sont alors moins sensibilisés à ce problème qu'à celui du communisme.

Un incident, survenu à cette époque, donne une idée du caractère dramatique de l'affrontement entre Espagnols, même dans la zone dite nationale. Pedro Casciaro, qui a rejoint le service du chiffre auprès du général Orgaz à Burgos, est soupçonné d'être un espion des « rouges » par la femme d'un fonctionnaire, alors replié dans la ville. Il est vrai que le père de Pedro, toujours en poste à Albacete, d'où sont originaires les dénonciateurs, est connu comme libéral et républicain. La guerre l'a trouvé maire adjoint, et président provincial du Front populaire. Le 20 juillet 1938, don Josémaría apprend que Pedro a été dénoncé. Le 1^{er} août, accompagné de José María Albareda, il se rend au bureau de l'accusateur, Jorge Bermúdez, tandis que Pedro lui-même et Miguel Fisac rendent visite à sa femme pour s'expliquer. Les deux démarches échouent. À la même heure son mari campe sur les



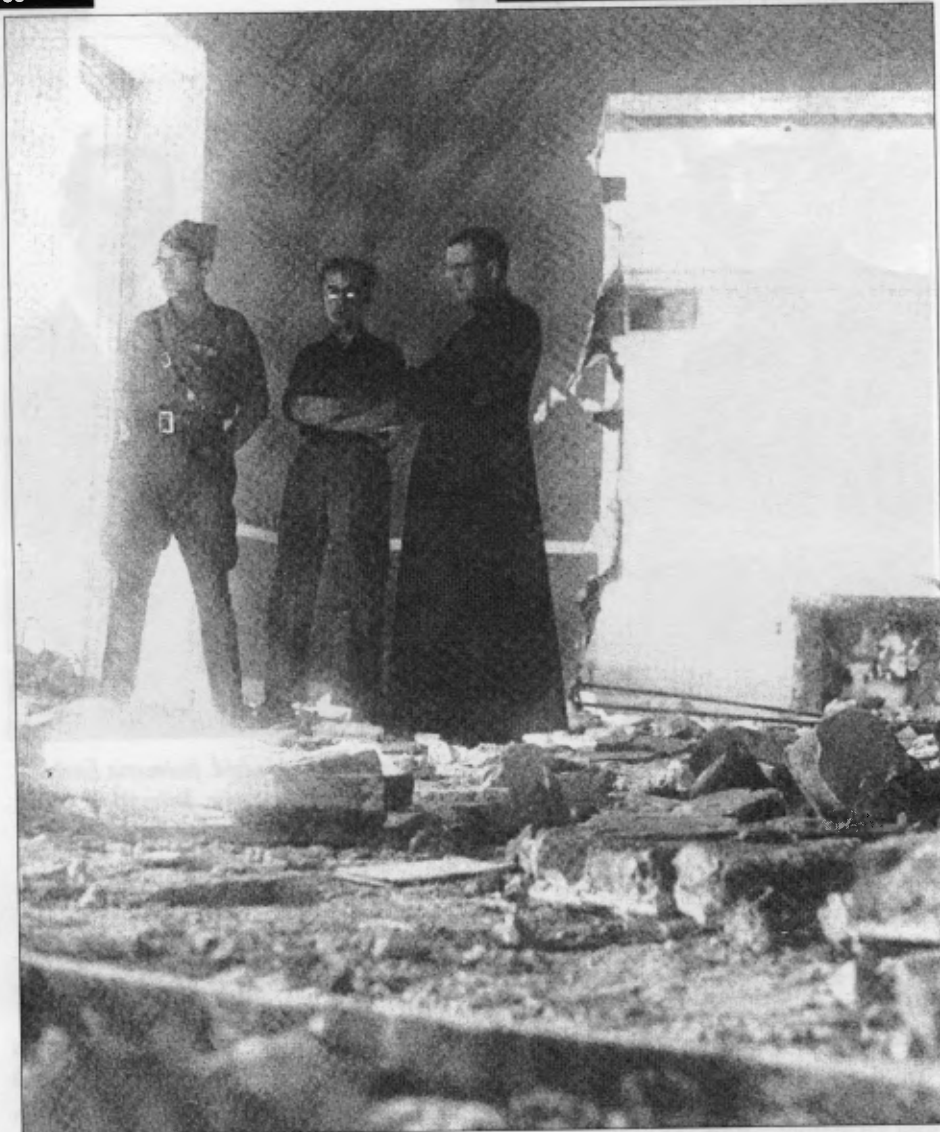
La guerre vient de s'achever. Au château de Manzanares, près de Madrid, Josémaría Escrivá de Balaguer s'apprête à rentrer dans la capitale. De gauche à droite, Josémaría, Ricardo Fernandez Valespin, Alvaro del Portillo et Francisco Botella.

mêmes positions, s'emporte et s'écrie que, coupable ou non, le fils doit payer pour le père ! Le Père argue que Pedro n'est pas responsable des engagements politiques de son père, lequel a d'ailleurs sauvé des vies et évité des sacrilèges dans la province d'Albacete. Mais cet homme, ulcéré de voir Pedro à l'arrière, alors que ses propres fils sont sur le front, s'écrie : « On aurait dû les fusiller, au lieu de les mettre en prison, quand Albacete était à nous ! » « Mais vous laisseriez à peine trois Espagnols vivants sur cent ! », lui lance le fondateur, avant de prendre congé, en fin de matinée. Au milieu de l'après-midi, des faire-part placardés dans la ville font état de la mort de Jorge Bermúdez, qui a été terrassé par une crise cardiaque, juste après le départ du Père.

La préparation de Chemin

Le fondateur prêche des retraites et se retire lui-même quelques jours chez les bénédictins de Santo Domingo de Silos.

Dans les moments que lui laissent ses activités, il complète un livre qu'il a déjà publié sous une version plus courte en 1934, *Consideraciones espirituales*. L'ouvrage sera réédité, considérablement revu et augmenté de plus de cinq cents points, à Valence, le 29 septembre 1939, sous le titre de *Caminno* (Chemin). Les points de méditation proposés, optimistes et toniques, sont un prolongement de la prédication de l'auteur depuis le début des années trente. Ils constituent un plan de vie chrétienne, susceptible d'être vécu par des hommes et des



La guerre civile vient de se conclure. Madrid a capitulé sans combat. Le 28 mars 1939, les troupes nationales entrent dans la capitale. Le même jour, le fondateur de l'Opus Dei arrive dans le siège madrilène de l'Œuvre pour constater qu'il n'en reste que des ruines. Sur la photographie, il se trouve aux côtés de son frère Santiago et de Juan Jimenez Vargas (en uniforme). Quelques mois plus tard, une nouvelle résidence ouvrait ses portes à Madrid ainsi qu'un petit centre à Valence. L'Opus Dei comptait alors autant de membres que d'années écoulées depuis sa fondation, en 1928. Grâce au soutien de prélats éclairés comme Mgr Eijo y Garay, évêque de Madrid-Alcala, l'Œuvre put rapidement reprendre son apostolat.

femmes qui vivent immergés dans le monde. On y chercherait en vain des maximes politiques. En revanche, l'auteur parle abondamment de prière, de vie eucharistique, de piété mariale, d'obéissance à la volonté de Dieu, de lutte intérieure et de grâce, de générosité et d'apostolat, de l'amour de l'Église, etc. Don Josémaría commence aussi une thèse de droit sur un cas de juridiction ecclésiastique singulier, celui des abbesses qui se sont succédées au monastère de Las Huelgas, proche de Burgos.

La fin de la guerre

La guerre d'Espagne entre alors dans la phase la plus meurtrière de son histoire, avec une puissante offensive des Républicains sur le cours inférieur de l'Èbre, suivie d'une contre-offensive des Nationaux.

Le 10 octobre 1938, trois jeunes gens qui se sont enrôlés à Madrid dans l'armée républicaine, Alvaro del Portillo, Eduardo Alastrué et Vicente Rodríguez Casado, réussissent à traverser le front de Somosierra (province de Guadalajara). Le 14, ils rejoignent le fondateur à Burgos. Celui-ci ne cesse de prier pour que la fin du conflit approche. « Prière, prière et prière : c'est là la meilleure artillerie. »

Il souffre de ne pas recevoir de nouvelles de ceux qui sont encore de l'autre côté; et aussi de la situation de ceux qui ont fait défection dans les rangs de l'Opus Dei. Ses lettres restent pourtant empreintes de confiance : « Le mot qui doit être la caractéristique de votre état d'esprit pour la reprise des activités ordinaires d'apostolat, c'est Optimisme. Il est vrai que la révolution communiste a détruit notre foyer et dispersé les moyens matériels que nous avions réunis, au prix de tant d'efforts. Il est vrai également que notre entreprise surnaturelle a subi, en apparence, la paralysie de ces années de guerre. Et que la guerre a été

pour certains de nos frères l'occasion de se perdre... À tout cela je vous réponds que, si nous ne nous écartons pas du chemin, les moyens matériels ne seront jamais un problème que nous ne puissions résoudre facilement, par notre propre effort; que cette Œuvre bouge, vit, a des activités fécondes, comme le blé qu'on a semé germe sous la terre gelée; quant à ceux qui ont faibli, ils étaient peut-être déjà perdus avant les événements qui ont bouleversé notre pays. »

La capitulation de l'armée républicaine du front central est signée le 28 mars 1939, à 13 heures.

Le fondateur de l'Opus Dei pénètre dès qu'il le peut dans Madrid, à bord d'un camion militaire, seul moyen de transport envisageable à cette date. Il retrouve sa mère, sa sœur et son frère, après dix-huit mois de séparation. Il revoit aussi ses fils spirituels, les exhorte « à pardonner, à oublier les torts et les souffrances subis, à les offrir au Seigneur », et à reprendre aussitôt leur apostolat dans leur milieu étudiant.

La résidence de la rue Ferraz est détruite. Il cherche aussitôt un nouvel emplacement pour une résidence d'étudiants.

La première expansion de l'Opus Dei va alors commencer, d'abord à Madrid, et très vite à Valence, Valladolid, Barcelone, Séville, avant de s'étendre au Portugal, à l'Italie, puis à d'autres pays d'Europe (France, Angleterre, Allemagne), et au reste du monde dans les décennies qui suivront.

François Gondrand

Diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, François Gondrand est titulaire d'un DEA d'espagnol (université de Paris X). Il est aussi l'auteur de *Au pas de Dieu, Josémaría Escrivá, fondateur de l'Opus Dei* (France-Empire, 352 p., ill., notes, biblio., 21,34 euros, ISBN 2 7048 0686 1, Paris 1991).